

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 33

Artikel: Les musqués
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE: un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Les musqués.

Connaissez-vous rien au monde de plus désagréable que la compagnie ou le voisinage de gens qui se parfument? L'odeur pénétrante qu'ils répandent autour d'eux vous obsède quelquefois au point de vous irriter, presque au point de leur dire des sottises, ma parole d'honneur.

Vous promenez-vous avec eux dans la campagne, avec l'espoir d'y respirer un air pur, leur musc vous arrive plein le nez, et vous ne sentez plus que cela: adieu la bonne odeur des prés. Cueillez-vous un petit bouquet de violettes, inutile de vouloir en savourer l'arôme suave, que seule la nature lui a donné; une nouvelle bouffée de musc vient le chasser brutalement.

— Etes-vous à table, à côté d'un convive ainsi parfumé, les mets n'ont plus pour vous qu'un même parfum: le musc! Tout vous paraît en être imprégné, les verres, les bouteilles, les couteaux, le pain, tout enfin!

Et diantre, quand je suis en face d'un beau rôti, je veux sentir le fumet du rôti, je veux avoir la ferme persuasion que je suis dans une salle à manger et non dans la boutique d'un coiffeur.

Dire qu'il y a des hommes qui se parfument aussi!... Vraiment, cela ne paraît pas possible; et cependant ils ne sont que trop nombreux.

Ah! ceux-là, je dois l'avouer, m'inspirent une singulière répulsion, et certes ce n'est pas à moi seulement. Un monsieur me disait, il y a quelques jours, que lorsqu'il se trouvait dans l'obligation de donner une poignée de main à un homme imprégné de musc, il avait hâte de le quitter pour aller se laver à grande eau. « Le musc, ajoutait-il, serait capable de me faire rompre les meilleures relations d'amitié avec ceux qui en ont la déplorable manie, et laissent partout sur leur passage cette trace écœurante, soi-disant parfumée. »

Et s'il vous arrive de récriminer, les gens musqués protestent de toute leur force :

— Moi, du musc! jamais! c'est de l'héliotrope blanc, dit l'une; c'est de la peau d'Espagne, dit une autre, et toutes ensemble: « D'ailleurs, j'en mets si peu! »

Rien n'est plus difficile que de faire poliment comprendre à certaines personnes qu'à force de sentir bon elles empestent?

La chose n'est pas impossible, cependant, témoin les recettes suivantes envoyées au *Figaro*, par un de ses correspondants, il y a quelques années, et que nous retrouvons en portefeuille :

Quand vous ouvrez un wagon où se trouve une femme qui exhale cette désagréable odeur, retirez-vous précipitamment et fermez la portière en lui disant: « Excusez-moi, madame, de redescendre, mais le parfum du musc m'incommode. » Ce moyen sera peut-être pour elle une leçon salutaire.

UN NEZ FIN.

Refusez énergiquement d'occuper votre place au théâtre ou au concert si, dans le voisinage, votre odorat découvre une femme musquée. Faites force tapage et motivez-le. La dame rougira, sera furieuse, vous traitera de manant, mais se corrigera... peut-être pour s'éviter de nouveaux affronts...

UN GRINCHEUX.

Ne sortez que muni d'une pipe de grand modèle bien pleine, bien bourrée et de l'aspect le plus rébarbatif. Au moindre danger, lorsque l'air vous apportera des senteurs trop embaumées, brandissez votre arme et faites mine de vous en servir.

Vos voisins pousseront des cris d'horreur et des *pouah!* Expliquez alors carrément que, si l'odeur de la pipe les incommode, l'odeur du musc produit sur vous le même effet, et que vous êtes dans votre droit de légitime défense.

PAUVRE JACQUES.

Cela dit, voulez-vous que je vous indique le meilleur des parfums, celui que chacun doit chercher à répandre autour de soi?... C'est le parfum que donne l'hygiène, la propreté du corps et une bonne santé.

Montaigne disait: « Pour sentir bon, il faut ne rien sentir. »

Et il avait mille fois raison.

L. M.

Une jolie histoire.

Nous l'empruntons aux *Annales historiques et littéraires* :

En lisant ces jours-ci le compte-rendu de la réunion annuelle de nos sauveteurs, Alfred Capus s'est rappelé une aventure pleine de bonhomie et de simplicité, arrivée dans une petite ville de Touraine, il n'y a pas fort longtemps.

Un des bourgeois aisés de l'endroit — désignons-le par le prénom d'Adolphe — pêchait à la ligne dans la rivière, assez profonde et assez rapide. Il était juché sur la berge tout au bord, quand il fit un faux mouvement et tomba à l'eau. Il cria: « Au secours! » car il ne savait pas nager, se débattit un instant et se serait infailliblement noyé, si un inconnu qui passait sur la route voisine ne l'avait pas retiré au péril de sa vie.

Adolphe ne parvint pas à connaître le nom de son sauveur qui ne voulut accepter de remerciement, ni de récompense d'aucune sorte, et continua son chemin tranquillement.

Cette histoire fit du bruit dans le pays, et Adolphe fut félicité par tout le monde sur son bonheur. Des mois se passèrent. Un jour qu'Adolphe se rendait en voiture à une de ses propriétés, située à quelques lieues, le cheval s'emballa, prit le mors aux dents et, devenu tout à fait fou par l'excitation de la course, se dirigea vers un bois qui bordait la route. Adolphe allait vraisemblablement avoir la tête brisée contre les arbres, à moins qu'il ne sautât du véhicule, ce qui était au moins aussi dangereux. Tout à coup un passant bondit à la bride de l'animal, s'y suspendit, fut trainé une cinquantaine de pas, mais finit par l'arrêter.

— Vous m'avez sauvé la vie, monsieur, dit Adolphe. Qui êtes-vous?

— Je me promenais, reprit l'inconnu en souriant, et ce que j'ai fait n'a aucune importance.

— Dites-moi votre nom, au moins!

— C'est inutile, je ne suis pas du pays.

Il fut impossible de lui arracher un renseignement, et il disparut bientôt, laissant Adolphe à la fois stupéfait et pénétré de reconnaissance.

On juge du retentissement que cette seconde aventure eut dans toute la région. Les félicitations affluèrent chez